

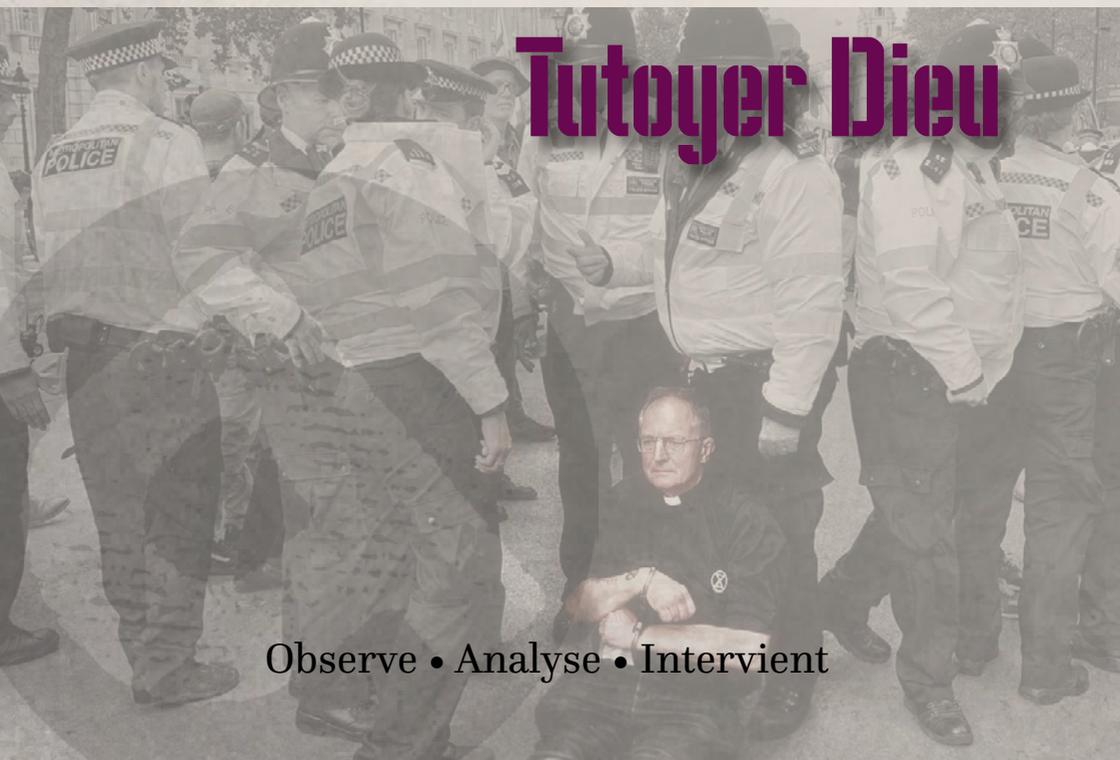
ANTIRESSE

N° 253 | 4.10.2020

Taupes, masques et faux nez Crises et rébellion

Tutoyer Dieu

Observe • Analyse • Intervient





LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Visionnaires comme des taupes

LES COMITÉS DE CITOYENS ONT-ILS ENCORE LE DROIT DE CONTESTER LE RÉGIME D'EXCEPTION, EN DÉMOCRATIE, SANS ÊTRE INFILTRÉS ET DÉNONCÉS DANS LES MÉDIAS COMME DES GROUPES TERRORISTES? CE NOUVEL USAGE DU MASQUE EST-IL UN DES ASPECTS DE LA «NOUVELLE NORMALITÉ»? ET EST-CE ENCORE DU JOURNALISME?

La rédaction du «nouveau média» Heidi.news a envoyé un faux militant piéger un comité référendaire, autrement dit un groupe de citoyens suisses exerçant de manière légale et pacifique leur droit au désaccord avec la politique du gouvernement suisse. Pour en rapporter quoi? Les preuves d'un financement russe? D'un complot visant à renverser l'ordre constitutionnel? On verra bien, la série ne fait que commen-

cer, mais on ne peut s'empêcher de penser: «n'avaient-ils pas d'autres chats à fouetter?»

Il y a pourtant de quoi infiltrer, creuser, forer, quand on est une rédaction basée en Suisse. En plus d'être un beau relief, le pays de Heidi est une plaque tournante et ce n'est pas Jean Ziegler qui me démentira. Les multinationales. Les sociétés écrans. Les banques d'affaires. La mafia des assurances. Et puis, bien

sûr, l'incontournable cartel des philtres et potions, j'ai nommé l'industrie pharmaceutique, dont la Suisse est l'un des sanctuaires.

Les limiers de Heidi.news auraient par exemple pu faire leurs choux gras, l'hiver dernier, de l'affaire Crypto AG, peut-être la plus vaste opération d'espionnage de la guerre froide, orchestrée par une société basée en Suisse avec l'inévitable complaisance de nos autorités. Ils ont eu la courtoisie d'en laisser l'exclusivité à l'Antipresse^a. Ils ont préféré s'immiscer sous faux nez dans un milieu qui n'a littéralement rien à cacher — qui crie au contraire ses craintes et ses intentions sur tous les toits.

ÉTHIQUE DE L'INFILTRATION

L'infiltration est un procédé de renseignement qui pose des problèmes à l'éthique du journalisme. Aller chercher la vérité en commençant par un mensonge, c'est déjà partir du pied gauche. Tout dépend de l'importance de l'enjeu, de l'investissement personnel et du résultat: une contribution décisive à la conscience générale peut faire pardonner la fourberie. En «infiltrant» le milieu des SDF dans son premier récit, *Dans la dèche à Paris et Londres*, George Orwell a hissé l'observation participante au rang de la grande littérature en payant

lourdement de sa personne et s'est affirmé comme le plus grand journaliste, peut-être, du XXe siècle. Par une plongée semblable dans le monde des plus démunis, Florence Aubenas laissera un témoignage de haute valeur journalistique et littéraire, *Le Quai de Ouistreham*. En se faisant enrôler comme manutentionnaire dans une suerie d'Amazon, Jean-Baptiste Malet a révélé par son propre exemple le visage de l'esclavagisme robotisé — une réalité dont les employés ordinaires d'Amazon ne peuvent piper mot, bâillonnés qu'ils sont par de sévères contrats de confidentialité. Lorsque «Saïd Ramzi» a infiltré une cellule djihadiste en France, il a risqué sa peau, mais n'en a rien rapporté de fondamentalement nouveau sur le profil et l'organisation de ces jeunes paumés. Lorsque les têtes brûlées de l'altermedia conservateur américain Project Veritas infiltrèrent des cellules antifas et filment leur formation, ils prennent des risques physiques et rapportent une information décisive: qu'il s'agit de véritables groupes paramilitaires s'entraînant à faire basculer n'importe quelle manifestation dans l'ultraviolence. (Raison pour laquelle, sans doute, les médias de grand chemin ont soigneusement ignoré l'enquête en question.) Déguisé en Ali, la *Tête de Turc*, le journaliste Günter Wallraff a choqué les Allemands dans les années quatre-vingt en dévoilant l'étendue de l'exploitation et du racisme ordinaire dans leur pays — et réalisé au passage un coup éditorial planétaire.

a Voir Slobodan Despot: «Cryptocratie: la grande épopée d'espionnage qu'on n'a pas encore écrite», An<tipresse 221, et la «Crypto saga» d'Arnaud Dotézac dans Antipresse 221, 222, 223, 224, 225.

Entre «droit à l'information», provocation et délation, la ligne rouge est délicate à établir. L'infiltration peut être du journalisme quand c'est une arme du faible au fort, ce n'est qu'un procédé de basse police quand c'est une arme du fort au faible.

DU MASQUE AU BÂILLON

En l'occurrence, la disproportion entre les moyens investis, l'enjeu (faible) et le risque (nul) laisse un goût assez écoeurant, sans parler de la vilénie du procédé. «C'était dur de vous trahir, aurait dit la taupe à Chloé Frammery au téléphone, vous étiez tellement gentils et bienveillants». Une réplique digne d'un félon de série B...

S'agissait-il, à partir d'un cas «pittoresque», de mouiller par amalgame l'ensemble des opposants à l'autoritarisme sanitaire imposé à la faveur de la Covid-19? Parmi eux, on retrouve notamment des médecins et des savants de renom qu'il est difficile de contredire sur le fond, et qu'on n'interviewe jamais.

S'agissait-il plutôt de dissuader à la racine les velléités critiques? C'est l'impression que donne ce mot assez sidérant du rédacteur en chef, Serge Michel, adressé aux «infiltrés»:

«...Au cours de notre enquête, nous avons découvert que plusieurs d'entre vous, et notamment Chloé Frammery, votre figure centrale, étiez enseignants, employés par les départements romands de l'instruction publique. Nous n'avons pas l'intention d'attenter à votre

liberté d'expression. Mais exposer des enfants à vos théories anti-scientifiques et anti-démocratiques ne nous paraît pas une bonne idée. Nous allons par conséquent interpellier les DIP vaudois et genevois à ce sujet.»

En d'autres termes: *«Nous n'allons pas vous empêcher de parler, mais nous ferons tout pour vous faire taire. Comme vous êtes fonctionnaires, nous ferons pression sur votre hiérarchie pour que vous perdiez votre job, car vos convictions peuvent nuire aux enfants.»*

Je paraphrase, mais ce n'est pas inutile, tant la chose est énorme. Serait-il donc antiscientifique de relever les incohérences de la politique sanitaire du gouvernement? Le pouvoir aurait-il le monopole de la vérité scientifique? Serait-il antidémocratique d'appeler au référendum au pays de la démocratie directe? Et les coupables de ces outrages devraient-ils être dénoncés à leurs employeurs? Franchement, j'ai cru lire un édit de la *Pravda* visant les «sceptiques» et les «tièdes» qui n'applaudissaient pas avec assez de verve les procès de Moscou. On trouve pratiquement la même rhétorique rapportée dans les mémoires de Fitzroy MacLean, qui y était diplomate en 1936.

En passant, avait-on besoin d'une opération de renseignement pour découvrir ce que toute la Suisse romande savait déjà: que Frammery est prof et qu'elle a déjà des ennuis? Ou pour démasquer ses «théories»

accessibles à tous sur les réseaux sociaux?

...OU COMMENT SE TIRER DANS LE PIED

Quand un journaliste chevronné et primé recourt à de tels procédés, il donne raison à tous ceux, de plus en plus nombreux, qui assimilent les journalistes professionnels à des auxiliaires du pouvoir. Mettons cela sur le compte des dérives surprenantes que ce régime d'exception aura provoquées dans une population jusqu'ici ménagée par les rigueurs de l'histoire. Mais le mal est fait, et dans un domaine qui est la plaie ouverte de la profession: la crédibilité des journalistes et la relation de confiance qui s'effiloche de plus en plus avec le public.

Il est fort possible que les griefs de Chloé Frammery, François de Siebenthal et leur amis contre «Big Pharma» soient exagérés et leur vision du monde trop simpliste. Il est possible aussi qu'un jour l'histoire leur donne raison, car l'histoire, à la différence des huissiers de la bienpensance, est facétieuse. Je n'en sais rien. Je suis d'autant plus à l'aise pour les défendre ici que j'ai refusé en juillet de donner une interview à leur chaîne Agora TV, jugeant leur

militantisme à la fois naïf, *amateurish* et potentiellement contreproductif. L'ironie de l'affaire est que l'enquête incongrue de Heidi.news leur confère un *capital sympathie* et une audience inespérés.

Effaré, Patrick Gilliéron Lopreno m'a dit avoir appelé un représentant de Reporters sans frontières. Lequel se serait demandé, lui aussi, si l'infiltration d'un comité référendaire était tolérable dans le cadre d'un système démocratique, surtout vu le peu d'intérêt des infos récoltées. Ils voulaient montrer des bêtes de cirque, mais ils sont devenus eux-mêmes sujets d'observation.

Ils voulaient montrer des bêtes de cirque, mais ils sont devenus eux-mêmes sujets d'observation.

Si les journalistes professionnels consacraient non pas sept épisodes, mais un ou deux, parfois, à étudier de manière impartiale et démocratique les thèmes chers à la «complosphère», en donnant équitablement la parole aux experts de tous bords, ils combattraient la méfiance populaire plus efficacement, me semble-t-il, qu'en amenant continuellement de l'eau à son moulin par leur morgue et leur déloyauté.

Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sarl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)



ENFUMAGES par Eric Werner

Le Rebelle comme modèle de vie (3)

LES CRISES SE MULTIPLIENT ET SE SUPERPOSENT, DESSINANT UNE PERSPECTIVE DE PLUS EN PLUS CLAIRE. PAR CES TEMPS D'ORAGES ET D'EFFONDEMENTS, JUSQU'À QUEL POINT PEUT-ON ENCORE SE PLIER À UN ORDRE QUI NOUS MÈNE VERS LES ABÎMES?

Nous nous sommes jusqu'ici situés à un plan très général. Il importe maintenant de voir comment la figure du Rebelle s'incarne dans la réalité, et par réalité nous entendons ici la réalité actuelle, celle qui est la nôtre en 2020. Pour cela, il importe au préalable de décrire cette réalité.

RETOUR VERS L'ÉTAT DE NATURE?

Une citation de Taine nous servira d'introduction: «Dans une société qui

se défait, écrit-il, les leçons de choses sont les mêmes que dans une société qui n'est pas faite». Taine pense ici à la Révolution française, mais ce qu'il dit ici de la Révolution française s'applique aussi à notre époque. Nous aussi sommes témoins d'une société en train de se défaire. On n'en est pas encore revenu à l'état de nature, mais nous voyons bien que les choses, aujourd'hui, fonctionnent de *moins en moins bien*, beaucoup moins bien,

en tout cas, que ce n'était le cas hier, et hier c'était il n'y a pas très longtemps encore. Il est donc possible de faire des comparaisons. Tout se raréfie, se péjore et surtout devient plus compliqué (ne serait-ce que pour téléphoner, voyager, etc.), parfois même plus dangereux. Les NTIC, volontiers présentées comme synonyme de progrès, ne font en réalité qu'accélérer encore le mouvement. C'est ce glissement même qui retient l'attention. En le prolongeant par la pensée, il n'est plus aujourd'hui possible d'écarter complètement l'éventualité d'un retour *effectif* à l'état de nature. Certains disent même qu'il pourrait survenir assez rapidement.

Si l'on s'interroge maintenant sur les facteurs explicatifs, on pourrait en retenir trois, chacun d'eux étant lié à une crise spécifique.

Il y a d'abord la *crise économique*. C'est elle, aujourd'hui, qui occupe le devant de la scène, et d'une certaine manière à juste titre, puisque c'est elle, objectivement parlant, qui est la plus préoccupante, au sens où nous dépendons tous de l'économie pour vivre. Si du jour au lendemain, pour telle ou telle raison, l'économie s'arrêtait ou ne produisait plus ce qu'on attend d'elle qu'elle produise, tout simplement nous mourrions. On n'en est pas encore là, mais la baisse du niveau de vie, on le sait, n'épargne aujourd'hui aucune catégorie sociale (sauf, peut-être, celle des plus riches). Une partie importante de la population européenne est aujourd'hui passée *sous* le seuil

de pauvreté. Certains auteurs (Emmanuel Todd) vont même jusqu'à parler de «re-sous-développement». Les conditions de vie et de travail n'ont cessé par ailleurs de se détériorer ces dernières années, comme en témoigne le coût «en constante augmentation» (*Le Figaro*, 27 juin 2018) des arrêts maladie. C'est le corps ici qui se révolte. On ne parle même pas ici du chômage de masse et de la peur qu'il inspire, peur aujourd'hui très générale.

La deuxième crise est la *crise sécuritaire*. Là non plus, on ne saurait dire que la situation va s'améliorant. La guerre est un caméléon, disait Clausewitz. Elle ne cesse en conséquence de se renouveler en permanence, dans ses apparences extérieures non moins que dans ses modalités. Le terrorisme est une forme de guerre, mais il en va de même des attaques individuelles à l'arme blanche visant des passants choisis au hasard, comme il s'en produit de plus en plus dans les villes européennes. La petite criminalité, compte tenu de l'ampleur et des proportions qu'elle a prises aujourd'hui, s'analyse elle-même, à certains égards, comme une forme de guerre. On pourrait même être plus précis encore et parler à son propos de guerre de conquête. La conquête, aujourd'hui, passe par le vol, le harcèlement sexuel, les agressions verbales et bien sûr aussi physiques, l'intimidation, le vandalisme, les incendies volontaires, d'autres choses encore de ce genre, etc. Ces différentes formes de guerre

forment un tout et sont donc à considérer dans leur ensemble. On pourrait aussi dire qu'elles s'éclairent mutuellement. Les frontières qui les séparent sont par ailleurs flottantes. Il n'y a pas par exemple de délimitation stricte entre la petite et la grande criminalité, entre la grande criminalité et le terrorisme, etc.

La troisième et dernière crise est évidemment la *crise climatique*. À certains égards, c'est elle la plus importante. Mais elle se développe à une échelle de temps qui, à la différence des deux précédentes, n'est pas le court mais plutôt le moyen et même le long terme. En ce sens, il n'y a pas d'urgence climatique. Elle est en tout cas *moindre* que l'urgence économique ou sécuritaire. Certains auteurs (Pablo Servigne) voient volontiers en elle l'élément déclencheur d'un possible et prochain effondrement. Rien n'exclut a priori qu'il en aille ainsi. Mais si l'on se place dans la perspective du court terme (celle, encore une fois, qui est la nôtre: nous nous interrogeons sur ce qui se passe *aujourd'hui*), c'est peu probable. Si effondrement il devait y avoir, il serait plus vraisemblablement lié à une aggravation de l'actuelle crise économique, ou alors au déclenchement d'une guerre civile en un ou même plusieurs pays de l'Union européenne, guerre s'inscrivant en continuité avec les microguerres actuelles, celles dont il est en fait question quand on parle d'insécurité. À un moment donné, par effet de seuil ou de condensation, ces microguerres éparses pourraient se

réunir pour n'en former plus qu'une, mais alors de grande dimension.

On n'évoquera pas ici la crise sanitaire, car personne ne sait très bien si c'en est réellement une ou non. Il est trop tôt encore pour en juger, comme aussi pour trancher la question de savoir si l'origine en est naturelle ou humaine. On voit bien en revanche l'instrumentation qui en est faite. Ce qui nous ramène à Taine et à la société qui se défait. Comme le relève Taine, «dans une société qui se défait, les leçons de choses sont les mêmes que dans une société qui n'est pas faite». En ce sens, il n'importe pas grandement que la société soit en train de se défaire ou qu'il n'y ait plus de société du tout. Car les «leçons de choses», autrement dit les attitudes et comportements, sont peu ou prou les mêmes. Ils se résument en cette formule: la force prime le droit. Ou encore: *Fiat pro ratione voluntas*. On objectera que cette tendance a toujours existé. La nature humaine est ce qu'elle est, il ne faut pas l'enjoliver. Sauf qu'il y a le plus et le moins. Or, force est de le constater, on a aujourd'hui atteint une sorte de « pic ». Qui plus est, ces « leçons de choses » ne reflètent pas seulement la pratique sociale, mais la manière de pensée spontanée des acteurs sociaux, en particulier des élites. On le voit par exemple avec le catéchisme néolibéral, qui en est la mise en forme officielle.

L'ANARCHIE, CE DONT SE NOURRIT LE DESPOTISME

Il y a par ailleurs une dialectique de l'anarchie, dialectique qui fait que l'anarchie et le despotisme se nourrissent en permanence l'un l'autre. C'est ce que la Révolution française donne à voir, mais également les sociétés postmodernes ou post-démocratiques. Parallèlement, donc, au développement de l'anarchie, on assiste à un élargissement continu du contrôle social, autrement dit du dispositif de surveillance des individus. C'est une réponse au développement de l'anarchie, mais il trouve également sa finalité en lui-même. En réalité, l'État ne combat pas vraiment l'anarchie, il fait seulement semblant de la combattre, l'encourageant même en sous-main, comme on le constate en toutes sortes de domaines. On peut légitimement ici parler de despotisme. De toutes les façons, chacun sait bien qu'on n'est plus aujourd'hui en démocratie.

On dira que cela n'a rien à voir avec l'état de nature, ni même avec la société qui se défait. Dans l'état de nature il n'y a pas de contrôle social, ou s'il en existe un c'est celui de tous sur tous: tous sont sur le qui-vive et se surveillent donc mutuellement. Il n'y a pas non plus, par hypothèse, d'État dans l'état de nature, au moins si par État on entend une entité transcendante aux individus. *Sauf que l'État actuel n'intervient plus en tant qu'État.* L'État actuel

n'est aujourd'hui qu'un acteur social parmi d'autres, agissant au même plan que les autres. Il ne leur est donc en rien transcendant. Il défend ses intérêts propres, ses intérêts propres en tant qu'acteur social. Il va jusqu'où il lui est possible d'aller, concrètement jusqu'à ce qu'il se heurte à une force aussi forte que la sienne. C'est exactement ce qui se passe dans l'état de nature.

Voilà en quelques mots à quoi aujourd'hui ressemblerait aujourd'hui la réalité. Au cœur de cette réalité, encore une fois, l'entremêlement d'une triple crise économique, sécuritaire et climatique. Trois crises, avec, à l'horizon, ce qu'un certain nombre d'auteurs appellent («l'effondrement»), autrement dit le retour à l'état de nature. Quand on se pose aujourd'hui la question: que faire?, il faut partir de là. Cela s'applique à tout le monde, mais en particulier au Rebelle.

- Photo John Cameron sur Unsplash.com.

BIBLIOGRAPHIE

- Taine, Les Origines de la France contemporaine, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2 tomes, 1986.
- Emmanuel Todd, Les Luttes de classes en France au XXI^e siècle, Seuil, 2020.
- Pablo Servigne, Raphaël Stevens, Comment tout peut s'effondrer, Seuil, 2015.

Passager clandestin

Aleksandra Pavićević:

Prière, ou pourquoi il faut tutoyer Dieu

EN AVRIL DERNIER, NOUS PUBLIONS UN ESSAI D'ALEKSANDRA PAVIĆEVIĆ INTITULÉ «LA RÉALITÉ DE LA VIE CONTRE LA PEUR DE LA MORT». SPÉCIALISTE, JUSTEMENT, DES RITES FUNÉRAIRES, L'ANTHROPOLOGUE DONNAIT UNE LECTURE POIGNANTE DES DÉGÂTS QU'ALLAIT ENTRAÎNER LA TEMPÊTE DE PEUR QUE NOUS TRAVERSIONS. ELLE NOUS PROPOSE AUJOURD'HUI UNE SUITE À SA RÉFLEXION, ASSORTIE D'UNE FRANCHE PROFESSION DE FOI OÙ CERTAINS, PEUT-ÊTRE, VERRONT UN TRAIT DE LUMIÈRE.

Voici quelques mois, lorsque la crise sanitaire globale fut proclamée, il est apparu que la civilisation moderne s'était de nouveau engagée sur l'une de ses nombreuses pentes fatales. Tel un autobus indien délabré cahotant avec son trop-plein de passagers et de bétail — qui dans l'habitacle, qui sur le toit —, le monde a entamé une descente rapide vers une vallée ténébreuse et inconnue. Combien de temps durera la dégringolade et à qui ressemblera la vallée, nous ne pouvons que le supputer.

Tout de même, malgré l'expérience historique et un pessimisme général quant à l'avenir de la société humaine, nous espérons secrètement que l'affaire n'était pas trop sérieuse et que notre bon vieux soleil viendrait nous réchauffer à nouveau. Même s'il n'était pas parfait, il nous paraissait tellement plus avenant et plus chaud que l'angoisse qui, avec la peur d'un ennemi inconnu, s'insinuait dans nos os. À cette occasion, donc tout au début de la pandémie, on a publié ici même mon texte sur la vie dans un monde sans étreintes. C'était une lecture symbolique des signes du temps, un frémissement de l'esprit et du cœur face à l'éventualité que nous fussions privés de notre simple vie sociale, et une révolte contre le consentement à ce qu'on appelait à l'époque déjà la *nouvelle normalité* (norme = loi, règle). De quoi était faite

cette nouvelle réalité — qu'il ne s'agit en aucun cas, je continue à le croire, d'accepter comme une *normalité* —, on ne pouvait qu'essayer de le deviner.

À présent, toutefois, les choses deviennent plus claires, mais pas plus rassurantes. La crise économique qui menace, le commerce entravé, les voyages et les déplacements limités, la controverse autour de la vaccination à venir, les recommandations et mesures sanitaires ne sont que l'écume de l'océan spirituel de la civilisation. Les changements essentiels, évidemment aiguillonnés par ce qu'on vient d'évoquer, se passent en profondeur, dans le corps de la société et de la sociabilité, dans le corps des hommes et de l'humanité.

Or le corps ici n'est pas qu'une métaphore, c'est une part concrète et indissociable de la personnalité, le «temple de l'Esprit Saint», un acteur clef de la vie en communauté. En raison de l'idée que chacun, fût-il votre parent ou votre enfant, un familier ou un inconnu complet, peut être contagieux et représenter un danger pour la vie de son prochain, le contact corporel est exclu pour un certain temps des rapports humains. Les réseaux sociaux et les univers numériques proposent un succédané stérile du contact direct et personnel. Dans une aura ainsi amincie et fissurée, l'aiguillon de la mélancolie s'insinue sans peine et cette douleur conduit



inévitablement à un déchirement encore plus profond de l'homme moderne déjà si tiraillé, si écartelé et si fragmenté. Est-ce que, dans le monde qui vient, le doute l'emportera définitivement sur la foi? L'amour va-t-il définitivement céder sa place à la peur? La nouvelle normalité, est-ce un homme sans hommes ou des hommes sans foi dans le pouvoir de transfiguration de l'amour. Le monde sans étreintes est-il en train de se transformer en un monde sans amour?

**«NOS RENCONTRES SONT MARQUÉES
PAR LE NON-DIT, L'INCERTITUDE
ET L'INCOMPLÉTUDE»**

Cela sonne peut-être exagéré, mais c'est un fait que nous nous décidons de plus en plus rarement, de plus en plus difficilement, pour l'étreinte. Que nous le fassions par peur pour nous-mêmes ou pour autrui, que nous croyions au danger extrême de cette maladie ou que nous doutions radicalement de son existence, que nous ayons adopté face à tout cela des positions modérées ou extrêmes, que nous soyons en quête de vérité ou que par entropie informatique nous y ayons totalement renoncé, nos rencontres sont marquées par le non-dit, l'incertitude et l'incomplétude. Vais-je tendre la main à cette connaissance? Dois-je serrer les

épaules de cet ami? Offrir ma joue à son baiser, chercher une place sur sa joue pour mes lèvres? Ou dois simplement poursuivre mon chemin en faisant semblant de ne connaître personne dans cette ville nouvelle? Car je ne sais vraiment plus qui pense quoi, qui croit en quoi. Je ne peux savoir si mon geste va humilier quelqu'un ou si je vais moi-même rester humiliée face à la retenue de mon interlocuteur.

— Je n'ai plus embrassé mes parents depuis six mois, me confie une amie à travers les larmes qui humectent son masque.

— Le mieux, c'est de ne plus sortir. C'est dur, mais c'est encore à la maison que je me sens le plus à l'aise et en sécurité, me dit une autre, au téléphone.

— On se fait la bise? demandé-je, à tout hasard, à un ami que je n'avais plus revu depuis le début de l'épidémie. Je sens mes paumes transpirer, mon ventre se nouer.

— Évidemment! répond-il, m'épargnant un accès de larmes. Tels des danseurs débutants, nous nous marchons sur les pieds, nos têtes s'entrechoquent. Nous nous étreignons comme si c'était la toute première fois, raides et maladroits, nous efforçant de tenir quand même nos visages à distance. Les baisers éclatent dans l'air. Nous rions, quoique d'un rire un peu

amer, et nous nous demandons: comment retrouver la spontanéité? Comment, en ces temps de méfiance générale, affirmer suffisamment haut et suffisamment fort que les choix que nous devons faire maintenant seront décisifs? Est-ce une question de vie et de mort? Mais non d'une vie toute nue qui ne diffère guère de la mort, mais de cette vie sanctifiée qui ne naît que de l'amour — l'amour comme victoire sur la maladie et la mort, l'amour comme puissance créatrice et génératrice de sens suprême, l'amour comme serment et comme guide. «Aujourd'hui nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure, mais alors nous verrons face à face... Maintenant donc ces trois choses demeurent: la foi, l'espérance, l'amour; mais la plus grande de ces choses, c'est l'amour (1) », nous dit encore l'apôtre Paul, lui-même transfiguré par cette qualité d'amour.

«IL EST GRAND TEMPS DE COMMENCER À PARLER SANS AMBAGES»

Mais, comme l'a si bien compris Berdiaev, à cause de l'imperfection des chrétiens, le monde s'est depuis longtemps détourné des enseignements et des messages du parfait christianisme. À cause des chutes historiques de l'Église, il a oublié la soif d'éternité, à cause de ses dogmes en apparence utopiques, il a négligé l'idéal divino-humain de l'espèce humaine. Faute d'amour, écrit Boris Vyacheslavtsev, l'homme se fie à la loi — une loi qui ne peut apparaître salutaire qu'à ceux qui ne croient qu'à la réalité du corps. «La foi, en tant que relation immédiate entre Dieu et l'homme, se pose en face de la loi, mais non en tant que commandements et interdits, mais en tant que contact d'amour intime et cordial.» La foi est tournée vers l'avenir. Elle est le pressentiment de l'idéal, tandis que l'espérance est un souvenir du passé et d'une sorte de révélation. L'amour, lui, est ici et maintenant; quand il est présent, la peur est superflue et la maladie n'est qu'un rappel de la brièveté de l'existence

humaine. «N'utilise pas des termes comme amour, espérance, foi, mort, ils sont trop usés», m'a suggéré un ami après avoir lu quelques-uns de mes poèmes. «Trop usés? m'écriai-je, horrifiée. Mais ce sont des notions capitales qu'on n'aura jamais fini de méditer!»

Cependant, même si nous admettons que la poésie s'accommode mieux de symboles et de métaphores, qu'elle ne communique la vérité que de manière indirecte, il est grand temps de commencer à parler sans ambages partout ailleurs — à commencer par ici même. À cause du pluralisme culturel, religieux et autre, à cause du principe de correction, le langage public est truffé de circonvolutions qui le vident inexorablement de son sens. C'est pourquoi j'ai pris le parti, désormais, de parler ouvertement du Christ, le Dieu-Homme, de sa victoire sur la mort, de son commandement d'amour parfait, entre Dieu et l'homme et entre les hommes. Beaucoup me reprocheront mon apologétique chrétienne, mais j'attirerai leur attention sur les décombres désolants de toutes les autres tentatives. Il s'agit de refaire connaissance avec le christianisme et d'être à tu et à toi avec le Christ. Je m'adresse à lui avec les mots mêmes que j'avais entendus il y a bien des années de la bouche d'un gamin de cinq ans. Quelque chose l'ayant effrayé, il s'était mis devant l'icône et il avait dit: «*Dieu mon frère, Dieu mon ami, aide-moi!*»

Donne-nous d'être aimés comme nous aimons, donne-nous d'aimer avec le même amour que tu as pour nous!

✧ Traduit du serbe par Slobodan Despot. Photo Marco Bianchetti/Unsplash.

NOTE

1 *Corinthiens 12-13*; en serbe, charité et amour sont le plus souvent un seul et même mot. NdT.

TURBULENCES

SUISSE - La BNS, «dernier bastion» du politiquement incorrect?

Par Vincent Held

Une «culture masculine problématique»! Du sexisme «parfois caché mais souvent visible»! Une «culture d'entreprise conservatrice» qui générerait des comportements «paternalistes», voire «autoritaires»! Un département dans lequel «91% des postes dirigeants sont occupés par des hommes»! Des femmes «très qualifiées» dont la carrière stagne! Une «jeune macro-économiste hautement qualifiée» dont la candidature a été écartée «sans raison convaincante»! Des accusations de «discrimination salariale»! Des *remarques déplacées*, voire grivoises! Une «vision traditionnelle de la famille»!

C'est empli d'une sainte horreur que les médias alémaniques ont découvert, la semaine dernière, l'effroyable vérité. La Banque nationale suisse (BNS), à laquelle ils servent la soupe avec tant de zèle depuis tant d'années serait, d'après divers *témoignages anonymes*, gangrenée par le «machisme» et le «sexisme ordinaire»!

Une attaque en règle (et en meute) qui aurait très certainement de quoi terroriser le patron de n'importe quelle entreprise, les accusations de «sexisme» pouvant aisément se transformer en plaintes pour «harcèlement» et autre «discrimination à l'embauche»... Sauf que voilà: aucun tribunal — suisse ou étranger — n'a la compétence de venir *interférer dans les affaires internes* de la BNS! C'est l'aspect positif de la fameuse «indépendance» de la Banque nationale.

Et c'est sans doute là ce qui explique la *sérénité olympienne* du président de la banque centrale helvétique face à cette énième resucée de #metoo. Thomas Jordan se contentant d'expliquer patiemment à la presse que, si son établissement

aide effectivement les femmes à «concilier travail et famille», sa conception de la «diversité» n'inclut en revanche pas la notion de discrimination positive. De telle sorte que la prépondérance des hommes au sein de son département informatique, par exemple, ne le trouble nullement. «C'est partout comme ça.» L'essentiel, c'est que les «talents» de la Banque nationale, hommes et femmes, puissent «se développer» professionnellement, dans l'intérêt de l'établissement. Voilà tout.

Un positionnement effectivement «conservateur» et qui tranche singulièrement avec les attentes du Conseil fédéral. Car les «*objectifs de développement durable*» auxquels l'exécutif suisse souhaite soumettre la Banque nationale comprennent bel et bien l'idée d'imposer une politique de discriminations positives systématiques. Une orientation qui se répercuterait, par contrecoup, sur l'ensemble de l'économie suisse, via la *politique de crédit* de la BNS.

Comme l'évoquait récemment encore — *et un peu en passant* — l'agence *Bloomberg*, le «Grand Reset» va en effet rendre aux banques centrales leur monopole de création de la monnaie. De telle sorte que celles-ci pourront décider, *au cas par cas*, des acteurs économiques en droit de bénéficier — ou non — d'un crédit bancaire. C'est précisément dans cette optique que l'ONU a créé le *Sustainable Development Goal Assessment Manager*, un logiciel qui permet d'évaluer la compatibilité d'une entreprise donnée avec les «objectifs de développement durable» de l'*Agenda 2030*.

Si les «investissements» de la Banque nationale étaient effectivement soumis aux critères de «durabilité» onusiens, comme le *réclament régulièrement certains médias*, les entreprises se

verraient par exemple contraintes de respecter des quotas de femmes, de LGBT et autres représentants de « minorités » réputées « discriminées » — au sein de leur personnel en général, et de leur encadrement en particulier. Au risque de se voir refuser tout accès au crédit bancaire. La « diversité » des effectifs représentant, de fait, l'un des principaux critères évalués par la plateforme d'évaluation onusienne, à laquelle participent des enseignants de l'Université de Genève (via leur affiliation à l'ONG B-Lab, qui gère la plateforme).

Au-delà de ces questions sociétales, le fait d'imposer à la Banque nationale de respecter les critères de « durabilité » onusiens légitimerait également des injections massives d'argent frais dans des domaines aussi improbables que les transports publics et taxis autonomes, les compteurs connectés (augmentation du prix de l'électricité — ou de l'eau — pour en réduire la consommation), ou encore la viande synthétique (qui consomme moins d'eau que la viande d'élevage)... Des critères idéologiques quelque peu arbitraires — et définis, qui plus est, en collaboration avec les multinationales qui financent l'ONU (dont les multinationales de l'eau en bouteille, notamment).

Voici donc quelques-uns des enjeux concrets qui sous-tendent la déclaration d'amour que la présidente de la Confédération a envoyée aux Nations Unies la semaine dernière, en arborant le célèbre drapeau bleu de l'organisation : « les objectifs de l'ONU sont nos objectifs ! » Dont, en particulier, la fameuse « égalité de genre ». Mais ne faut-il pas admettre que la Banque nationale elle-même n'est pas totalement cohérente dans sa résistance affichée à l'idéologie diversitaire des élites mondialisées ?

En septembre dernier, Thomas Jordan a en effet pris des engagements historiques vis-à-vis des GAFAM, en expliquant que ces sociétés transnationales devraient,

à l'avenir, disposer des mêmes droits que les banques commerciales suisses. Et qu'elles pourraient même créer « une cryptomonnaie officielle privée » sur le territoire helvétique ! Il faut dire que le projet de cryptomonnaie privée « globale » de Facebook — le Libra (ou « GlobalCoin ») — est basé à Genève.

Or, les *Big Tech* ne cachent pas leur engagement en faveur des « objectifs de développement durable » de l'ONU en général — et de la discrimination positive en particulier. En outre, affirmer que les maîtres du *Big Data* doivent disposer des mêmes droits que les banques commerciales suisses revient à prendre acte du fait que ce sont eux qui domineront, à l'avenir, le « marché » du crédit helvétique (et, par contrecoup, le secteur de l'assurance). Les *too-big-to-fail* « suisses » se préparent d'ailleurs déjà à cette évolution, en transférant leurs données clients sur le cloud des GAFAM... (Les assurances maladie aussi, d'ailleurs.)

Si les dirigeants de la Banque nationale font mine de résister *symboliquement* à la bien-pensance, ils lui cèdent donc bel et bien *dans les faits*. Nos « gardiens de la monnaie » ne risquent-ils d'ailleurs pas d'être balayés par le « *Grand Reset* », cette crise financière majeure que l'on nous promet aujourd'hui à brève échéance ? L'un des principaux responsables des risques de l'établissement n'avait-il pas qualifié la politique de la BNS de « bombe à retardement » il y a plusieurs années déjà ? Et si l'échec *malheureusement prévisible* de nos supermachos monétaires servait précisément à démontrer la nécessité d'une plus grande « diversité » dans les centres de pouvoir économiques (privés et publics) ?

✿ **Vincent Held** est l'auteur de *Crépuscule de la Banque nationale suisse* (éd. Xenia) et de *Après la crise* (éd. Réorganisation du monde).

LISEZ-MOI ÇA! - «Une amazone en Orient» de Jane Dieulafoy

Ce qu'il apporte. Le couple Dieulafoy, passionné d'archéologie, part en mission de reconnaissance en Perse, envoyé par le gouvernement français. La Perse d'hier, c'est plus ou moins le territoire de l'Iran d'aujourd'hui. En 1881, partant du Caucase, ils chevaucheront quatorze mois jusqu'à Persépolis. Outre l'intérêt historique et artistique de cette expédition, le journal tenu par Madame, accompagné des photographies prises par elle-même, est un excellent récit de voyage. Comme Jane Dieulafoy n'est pas en sucre, elle nous épargne ses plaintes sur les désagréments d'un tel voyage, sauf quand une piqûre de scorpion a le mauvais goût de les retarder. Elle ne voyage pas en jupons, mais déguisée en homme. Il lui eût été impossible d'entrer dans une mosquée, en plus d'être chrétienne. Elle décrit monuments et hommes avec beaucoup de précision, parfois avec un soupçon de malice, mais sans ironie facile ni jugement. Elle et son mari ont la visée unique des gens passionnés, et le journal en témoigne. Comme ils doivent négocier en permanence avec les locaux, Jane Dieulafoy en profite pour nous décrire les mœurs de ces mollahs de tout poil. Vous nous laissez examiner cette mosquée, ou le gouverneur qui nous protège vous assènera cent coups de bâtons!

Ce qu'il en reste. Quoi de mieux qu'un bon récit de voyage pour piquer notre curiosité et donner envie? Lire Jane Dieulafoy aujourd'hui, c'est juxtaposer notre vision très superficielle de l'Iran et celle que nous propose son récit illustré par les photographies. Aucune rêverie ne nous est imposée, un journal de voyage n'étant ni un conte ni une légende. Il nous sert peut-être à reconfigurer le cadre de notre imaginaire et à le renouveler en le rendant plus «réel»?

A qui l'administrer? Pour échapper au

«monde parallèle» dans lequel nous vivons, il est profitable de lire, d'une part, et de méditer sur l'enthousiasme et l'expérience de personnages qui ne se pensaient pas exceptionnels. Et pour échapper à toutes sortes de virus dont les pires ne sont pas ceux que l'on croit.

* Jane Dieulafoy, *Une amazone en Orient*, Phébus, 1989. Une suggestion d'Anne Demonet.

BIG BROTHER - Avec Amazon, vous ne serez plus cocu. Ou bien si?

Amazon, via sa division *Ring*, commercialise un drone de surveillance domestique qui dissipe encore davantage la notion de sphère privée.

La caméra volante «Always Home» vous propose des tournées d'inspection à intervalles réguliers jusque dans le dernier recoin de votre maison lorsque vous êtes en voyage. Elle est même pourvue d'une technologie d'évitement des obstacles.

Selon le constructeur, ce colibri fouineur ne pose pas de véritable problème de *privacy* puisque son vol est audible (sic!). Madame et son amant auront donc théoriquement le temps de se rhabiller avant qu'il déboule dans le salon.

Connaissant l'appétit immodéré du géant de la tech pour toutes les données qui vous appartiennent, on peut supposer d'emblée que le client sera de toute façon cocu. On imagine qu'un petit scan de votre bibliothèque ou de votre équipement électroménager ne sera pas inutile pour mieux affiner la pub qui vous ciblera.

RUSSIE - La première banque qui devient écosystème

Un rêve se réalise: celui de l'humain branché. Après la chute de l'Icare soviétique à qui le communisme avait donné des ailes, la Russie se redonne les moyens de créer un homme nouveau. Coût de l'opération: 300 millions de dollars, investis par la banque d'État russe Sberbank, qui s'est métamorphosée en un «écosystème»

nommé Sber. L'auteur de cette révolution est le tout-puissant directeur de la banque, German Gref. En laissant tomber la mention de banque dans son nouveau logo, celui qui ne cache pas ses ambitions de démiurge, à l'image d'un Bill Gates, propose des services et un nouveau mode de vie qui séduiront l'habitant des villes, en même temps qu'ils lui mettront un fil à la patte.

Cela passe par un «relookage» du métier de base de la banque. Grâce à leurs fonctions biométriques, les distributeurs de billets sauront vous reconnaître et vous saluer comme jadis l'épicière du coin et vous demander ce que vous désirez. Trois aimables préposés virtuels seront là pour vous répondre. Selon votre préférence, vous voudrez être servis par Sber, Afina ou Joy, à qui des acteurs célèbres ont prêté leur voix. En chien fidèle, Sber vous suivra sur votre portable et jusque chez vous dans tous les actes de la vie quotidienne: il vous apportera à manger, vous commandera un taxi ou réservera une place au théâtre. Si dans votre série télévisée favorite, la robe de l'actrice ou le pyjama de son partenaire vous aura plu, Sber vous retrouvera le modèle et vous le fera livrer dans la semaine. Rien jusqu'ici de très nouveau, si ce n'est que Sber s'approprie et met dans un même panier une pléiade d'applications existantes.

Mais Sber ne s'arrête pas là. Il s'occupera aussi de vos enfants en proposant une école à domicile et compte mettre à votre disposition toutes les richesses à venir de l'empire de la numérisation. On se rappelle que cette ambition avait été violemment dénoncée par le cinéaste Mikhalkov dans une prise de bec épique avec le super-banquier Gref (voir *Turbulences du 8 mai* et du *22 juillet*).

Entre le retour à des valeurs traditionnelles et le miroir aux alouettes du virtuel numérique, les Russes feront leur choix. Dans le camp des conservateurs patriotes,

on se demande si la banque du peuple, où l'État est récemment redevenu majoritaire, n'a pas mieux à faire. Investir dans les infrastructures et les entreprises, installer le gaz dans chaque foyer, offrir des hypothèques avantageuses, bref se mettre au service de l'économie du pays tout entier, et pas seulement de ses métropoles. Et maintenant que la Russie s'est acquittée de toutes ses dettes extérieures, pourquoi ne rembourserait-elle pas les petits épargnants, dont les économies avaient fondu au soleil de la privatisation et de la débâcle du communisme ?

Jean-Marc Bovy/1.10.2020

Sources (toutes en russe): vedomosti.ru | tsargrad.tv | nstarikov.ru | vz.ru

LISEZ-MOI ÇA! - «Le métier de vivre» de Pavese

Ce qu'il apporte. *Le métier de vivre*, publié après le suicide de Cesare Pavese (1952), est un livre, écrit sous la forme d'un journal, sur le fait d'être écrivain et le sens de l'écriture. Écrire est un geste vital, puissant et violent, pour l'auteur, mais cette force créatrice ne l'empêchera pas de combler son vide existentiel. Pavese, éternel adolescent, perpétuellement à côté de la vie, par l'écriture, essaye, par spasmes irréguliers, de retrouver le goût de vivre. Sans espoir. Une vie en échec. Une œuvre réussie.

Ce qu'il en reste. Chez Milan Kundera, il y a cette insoutenable légèreté de l'être. Tandis que chez Pavese, elle se transmute en une verticalité. Romantique, croyant aux mythes et les désirant mais aussi en un Dieu éventuel, le style de Pavese est une recherche pure et irrationnelle de l'émotion vraie et vécue, matrice de toute création littéraire. Il n'est pas classique mais moderne. Moderne et critique dans sa détestation des totalitarismes et son admiration envers la pensée non-violente de Tolstoï et Gandhi. Nostalgique, il se demande si toutes les vérités n'ont

pas déjà été dites dès l'origine des temps; noyées dans le tourment de l'humanité mais qui annonce, pourtant, le Pardon. «Le métier de vivre» compile cette impossibilité à exister sans douleurs et doutes, jusqu'au suicide. Il l'écrit lui-même: Personne ne pourra sauver celui qui ne se sauve pas seul. Ce sera son cas.

A qui l'administrer? Traducteur de

Moby Dick, poète, romancier et éditeur chez Einaudi, Cesare Pavese est un auteur imposant de la littérature italienne. En 1950, il reçoit le prix Strega (équivalent du Goncourt). Écrivain à lire absolument, dans le texte original ou en traduction.

✧ Cesare Pavese, *Le métier de vivre*, Gallimard, 1958. Une suggestion de **Patrick Gilliéron Lopreno**.

Pain de méninges

RÉSEAUX SOCIAUX ET JOBS À LA CON

Je suis convaincu que la prolifération des jobs à la con, couplée à la bullshitisation croissante des vrais boulots, est le principal vecteur de l'essor des réseaux sociaux. On l'a vu, les conditions d'exercice des jobs à la con varient énormément selon les cas; certains employés sont surveillés sans relâche; d'autres doivent effectuer quelques tâches symboliques, mais à part ça, on leur fiche plus ou moins la paix; la plupart se situent entre ces deux extrêmes. Pourtant, même dans les situations les plus avantageuses, il faut rester sur ses gardes et dépenser un minimum d'énergie pour jeter des coups d'œil par-dessus son épaule, faire illusion, ne pas paraître trop absorbé, maintenir sa collaboration avec ses collègues dans des limites raisonnables. Tout cela crée un type de disponibilité intellectuelle qui convient davantage aux jeux en ligne, aux chaînes YouTube, aux mêmes et aux polémiques qui fleurissent sur la twittosphère, que, mettons, aux groupes de rock psychédélique, à la poésie sous acide ou au théâtre expérimental né au milieu du XXe siècle, à l'âge d'or de l'État-providence. On assiste donc à un essor de ces formes de culture populaire que les employés de bureau peuvent produire et consommer dans le temps émietté dont ils disposent sur ces lieux de travail où, même quand ils n'ont rien à faire, ils n'ont pas le droit de le reconnaître.

— David Graeber, *Bullshit Jobs*

TOBLERONE

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

